

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 67 (1928)
Heft: 14

Artikel: Les oeufs de Pâques du petit galibot
Autor: Forge, Henry de
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-221757>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 29.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE
PARAISANT LE SAMEDI

Rédaction et Administration :
Imprimerie PACHE-VARIDEL & BRON, Lausanne
PRÉ-DU-MARCHÉ, 9

Pour les annonces s'adresser exclusivement à
Agence de publicité Gust. AMACKER
Palud, 3 — LAUSANNE

ABONNEMENT : Suisse, un an Fr. 6.—
six mois, Fr. 3.50 — Etranger, port en sus.

ANNONCES
30 cent. la ligne ou son espace.
Réclames, 50 cent.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

LA FEMME AU FOYER

UN foyer sans femme ? me disait certain soir un ami auquel je chantais les joies du célibat, mais c'est un corps sans âme !

Quoi de plus délicieux, en effet, que cet être tout de grâce et de charme ! Quelle merveilleuse bénédiction pour nous hommes, que cette fleur vivante égayant notre foyer de la lumière de son sourire ! Quel réconfort dans les moments pénibles !

Car je parle d'une vraie femme, de celles qui allient leur force morale à leur grâce physique. De celles qui font leurs luttes et les peines de leur compagnon, aussi bien qu'elles jouissent de leurs succès et de leurs joies.

Une femme au foyer, mais pour l'homme seul, c'est l'oasis du désert, c'est la paix intime au milieu de ce grand tourbillon qui est la vie. C'est la douce quiétude d'un bon fauteuil, la vision d'un intérieur fleuri, doucement éclairé de lampes voilées...

Une femme au foyer, c'est une sécurité souvent, c'est beaucoup de toi-même !

Et quelquefois encore, une femme, c'est là, dans l'ombre, un berceau qui nous est cher plus que nous-même, un berceau, temple de nos plus belles espérances ! C'est notre raison même de vivre, le pourquoi de tant de peines, la récompense de tant d'efforts ! Cette mère, ce nid rose et douillet que soulève un souffle léger, c'est non seulement le but, mais aussi la joie, le résumé de notre existence.

C'est la promesse d'innombrables beaux jours, de soirées exquises, entouré de voix enfantines claires et joyeuses.

C'est enfin un renouvellement de notre pensée de notre force, de notre activité.

Et plus tard, au soir de nos vies, la femme de notre foyer sera, plus que jamais, encore la compagne de notre solitude ; la sœur de nos rêves réalisés, de nos souvenirs attendris, contemplant avec nous dans le cadre vieillot cher à nos cœurs, notre œuvre à tous deux, continuée et amplifiée par la vitalité des fils hors du nid...

M. M.



DE LA CROUIE TOMA

EST bon d'être mènadzi et d'espargni lo mé qu'on pào ; mà quand on lo vao recoumandà à sè dzeins, lo faut féré à boun'écheint.

On espèce dè dama, que n'a einveintà ni la pudra et ni quiet que sà da'utro, a onna serveinta à quoui le recoumandè gaillà dè bin choisi quand le einvouïè atsetà oquie. La senanna passà que la serveinta avà atsetà onna livra dè toma, la vilhie fut pas conteinta, kà le trovàve que la serveinta avà mau choisi. Assebin, ein la reinvoeint ein ratsetà l'autro dzo, le lài fà :

— Et pi fédè atteinchon dè pas vo laissi ein dieusà onco on iadzo, kà la sennana passà vo

m'ài apportà on bocon dè fromadzo qu'avà à meïn onna demi-livra dè pertes ; et vu portant avà dè la marchandi po me n'ardzeint !

COUMEINT ON SA QU'ON TSEMIN EST PE LONG QUE N'AUTRO

LA tiolàire dè Grattalão sè tràove à mâtein d'on bou, et lè z'ovrà que lài travaillent vont cutsi et medzi dein lo veladzo, qu'est à diz menutès d'ao coté dè bise.

Y'a on part dè teimps, on citoyein que volliàve bâti va pè clia tiolàire po coumandà dâi tiolès, dâi crénès et dâi carrons, et quand l'a volliu s'eïn retornà, y demandè ào contremaître quin tsemin faillâi preindrè po ètrè lo pe vito ào veladzo, kà y'eïn avà dou : ion que terive on bocon su la gautse et l'autro su la drâte.

— Ne lè z'è jamé mézourâ, lài repond lo contremaître ; mà ye crayo que cé dè gautso est lo pe cou, et l'autro lo pe long.

— Et qu'est-te que lo vo fà crairè ?

— Eh bin, c'est que lè z'ovrà preignont adé cé dè gautso quand l'ouïont senâ midzo et que faut allâ dinâ ; tandique quand faut reimpogne la vouarba, la véprâo, vignont adé pè cé dè drâte.

Un homme qui en vaut deux. — David se présente à un entrepreneur qui cherche des ouvriers. Une fois le marché fait, David demande à son nouveau patron :

— En avez-vous besoin d'autres ? Mon frère est prêt à s'engager aussi.

— Quelle espèce d'homme est-ce ?

— C'est un garçon qui me vaut.

— Très bien, je le prendrai.

Encouragé par ce premier succès, le paysan hasarde une nouvelle demande :

— Mon père désire également trouver de l'emploi ; le prendriez-vous ?

— Quelle espèce d'homme est-ce ?

— Lui ! Il en vaut deux comme nous...

— Dans ce cas, faites-le venir, et restez chez vous avec votre frère.

LES OEUVES DE PAQUES

DU PETIT GALIBOT

DEPUIS quatre ans, le petit galibot Vincent travaillait à la mine. « Vincent la puche » comme on l'appelait, tant il était « ch'ti ». C'était une chose incroyable, en effet, que pareil puceron eût les bras assez solides, les reins assez forts pour pousser les lourds wagonnets de charbon au fond de la « veine » noire.

Venu au monde, on ne savait trop comment, fleur du « terri » poussée au hasard, il n'avait plus souvenir de sa mère, quelque humble « cacheuse de gaillettes », morte trop tôt, ni de son père, quelque pauvre mineur qui, peut-être, n'avait pas le droit de l'aimer.

Il était resté en plan dans la vie, nourri par pitié, élevé à l'hospice et, à l'âge où il put souffrir, mis au travail, afin de n'être à charge à personne.

Dans sa solitude, pourtant, il avait un jour rencontré un autre paria comme lui, le père Denis, « hercheur à charbon » de son métier, mais une vraie ruine, au physique comme au moral, borgne et difforme, qui trois jours sur quatre était pris de vin.

Un soir qu'il avait bu plus encore que de coutume, Denis se butta dans le petit Vincent qui pleurait.

— Qué qu'tas ! la puche ? T'as trop bu, p't-être ?

— Non ! répondit l'enfant, j'ai faim.

L'ivrogne s'était mis à rire, puis, en titubant, avait poussé Vincent jusqu'à son logis.

C'était vrai : le galibot, qui avait été malade, bien malade même, n'avait pas touché sa quinzaine.

Denis décrocha un sac.

— Tiens, la puche ! V'là du « briquet ».

Puis, comme une brute, il s'endormit.

Le lendemain, dégrisé, le mineur regarda avec ébahissement le mioche, près de lui, ne se rappelant plus.

— Bah ! fit-il, reste si ça te plaît !...

— Cette misère ! disaient les gens. Le moutard a pris asile chez ce repris de justice.

Denis, en effet, avait cinq ou six fois déjà connu la « tôle ».

Mais il était doux pour Vincent, et ces deux êtres, ayant uni leurs détresses, vivaient en paix.

Chaque jour ils accomplissaient leur travail au fond de la mine, loin l'un de l'autre, et, le soir, ils étaient heureux de se retrouver, se racontant les menus événements de leur vie, toute simple.

— Denis ! la Grise est tombée aujourd'hui en démarrant un charroi trop lourd et Fifrelin était méchant. La pauvre bête s'ennuie au fond du trou noir.

C'était leur grande distraction, en effet, et leur grande amitié, ces deux vieux chevaux qui, dans la mine, travaillaient comme eux, mais sans revoir jamais le jour.

Quand vint la fin du carême, le galibot qui, ayant été longtemps à l'hospice chez les sœurs, avait de la religion, dit à son ami :

— Denis ! v'là la semaine sainte. C'est défendu de se griser.

Denis haussa les épaules, mais ne se grisa point.

En sa caboche de pauvre homme, même, une idée était venue. Dans un vieux bas, sou à sou, il mit l'argent que, cette semaine là, il n'avait pas bu.

Puis, quand le jour de Pâques arriva, Denis apporta à Vincent une belle brioche qu'il lui avait achetée.

— Comment ! c'est pour moi ?

— Oui, la puche !

— Mais pourquoi ?

— C'est fête !

— Les jours de fête, on fait donc plaisir ?

— Oui, à ceux qu'on aime le mieux.

Pour la première fois, l'enfant connut la joie d'un cadeau qui n'était pas une aumône, et ce jour de Pâques resta dans sa mémoire comme le plus beau jour de sa vie. Mais, un soir, Denis, qui s'était remis à boire, usé de trop d'excès, eut une mauvaise fièvre.

— La puche ! fit-il, j'suis fichu. C'est la faute à la boisson. Qu'veux-tu ? J'm'étais mis à ça pour oublier. J'avais perdu un petiot comme toi. Al-lons, bonsoir, compagnon, j'm'en vais. Travaille dru et ne bois pas, surtout : c'est bête de boire... Ah ! encore une recommandation... Fais mes adieux à la Grise et à Fifrelin, les pau' bêtes, nos deux seules amies. Sois bon pour elles. Dans la vie, vois-tu, faut être bon.

Depuis bientôt huit mois qu'était mort Denis, le petit galibot vivait seul dans l'humble logis. Il avait hérité de la défroque de l'ivrogne, un bahut, deux chaises et une cote de mineur, à peu près neuve, qu'il mettrait quand il serait grand. Il accomplissait, sans joie aucune maintenant, sa rude besogne, n'ayant plus pour amis que les deux vieux chevaux qui menaient les lourds charrois de charbon.

Et comme le temps de Pâques allait revenir, il se sentait plus triste encore, pensant à cette fête de l'an passé et au beau cadeau de Denis.

Il entendait les autres galibots, qui tous avaient des mères et des sœurs, se réjouir d'avance.

- J'aurai une belle blouse neuve, Vincent !
- Moi une bourse avec un bel écu d'argent.
- Moi un livre avec des images.
- Et toi, Vincent, qu'auras-tu ?

Il passait son chemin, songeur, peu à peu hanté par le souvenir des paroles de Denis : « Les jours de fête, on fait plaisir à ceux qu'on aime le mieux. »

Faire plaisir ! A qui ?...

Depuis la mort du mineur qui avait été bon pour lui, il ne s'était lié avec personne, reportant toute la tendresse de son âme simple sur la Grise et sur Fifrelin.

- Chef ! j'ai à vous parler !
- Qu'y a-t-il, la puche ? C'est un miracle. T'as trop souvent ta langue dans ta poche.

Le galibot gêné, tournait son chapeau entre ses doigts.

— J'vas vous dire...

— Comment diable, ne fais-tu pas la grasse matinée ? C'est Pâques aujourd'hui. Personne ne travaille.

— Voilà, chef, je voudrais avoir la permission de descendre dans la mine.

— N'es-tu pas fou ? Pourquoi faire ?

Vincent ne répondait pas.

— Une idée... comme ça... j'ai quelque chose à descendre en bas... J'peux pas vous expliquer ; c'est un secret.

Le chef porion fronça le sourcil :

— On ne joue pas, tu sais, avec la mine !

— Je sais...

— T'y tiens ?

— J'y tiens...

Vincent fut autorisé à descendre. Les hommes qui faisaient manœuvrer la cage virent avec surprise qu'il avait avec lui un gros paquet.

— Què qu't'as là d'dans, la puche, des œufs de Pâques ?

— P't-être bien.

Arrivé au fond de la fosse, Vincent chargea son lourd ballot sur son épaule et, élevant sa lampe devant lui, s'engagea dans le long couloir obscur.

La mine était déserte et silencieuse, comme une tombe.

Il marcha, marcha, pendant près d'une demi-heure, parmi les galeries étayées de poutres.

Il arriva enfin à une sorte de niche creusée dans la muraille et où, dans une petite stalle, les deux vieux chevaux étaient attachés, devant un ratelier plein de paille sèche.

En voyant l'enfant, les bêtes, contentes se mirent à hennir. Que venait-il faire ?

Le silence de la mine leur avait dit que c'était jour de repos, et elles étaient restées étendues sur leur litière.

Alors, Vincent approcha d'elles, les caressa de la main.

— Tenez ! dit-il, voilà pour vous.

Et, en confiance, mettant sa tête contre la tête de l'une d'elles :

— C'est fête, dit-il, aujourd'hui.

Puis il défit le paquet qu'il avait apporté, plein d'herbe verte, de luzerne fraîche, de trèfle épais, fleurant le printemps.

— Tenez, mangez, régalez-vous !

Et c'est ainsi que le petit galibot donna des œufs de Pâques cette année-là...

Henry de Forge.

NOS VIEILLES CLOCHES VULLIERENS



A tour du temple paroissial de Vullierens, construit au XVIII^e siècle, renferme deux cloches d'époques différentes. L'une mesure 1 m. de haut sur 1 m. 10 de diamètre, et porte l'inscription que voici :

*Si vous entendez aujourd'hui ma voix,
n'endurcissez pas vos cœurs.
Commune de Vullierens. 1889.*

A part ses dimensions et la gravité de son timbre, cette cloche ne présente aucun intérêt.

Sa sœur a des dimensions sensiblement plus réduites, puisqu'elle mesure 90 cm. dans chaque sens. Entièrement dépourvue de décoration ou d'ornements quelconques, elle porte dans la partie supérieure, une citation biblique, en minuscules gothiques, disposée sur une seule ligne :

*jhs chrs verbum domini manet in eternum esai xl.
an. do. mccccxij.*

Traduction : Jésus Christ. La Parole du Seigneur demeure éternelle. Esaïe : chap. 40 [verset 8. J'ai été fondue en] l'année du Seigneur 1541. On peut hésiter à lire un *i* à la place du *l* dans la date, entre le *x* et le *j*. Dans ce cas la fonte de la cloche qui nous occupe aurait eu lieu en 1512. Qu'il s'agisse de l'une ou de l'autre de ces dates, quatre siècles est un bel âge pour une cloche et l'on s'étonne de constater que celle-ci ne figure pas encore au nombre des monuments historiques. Nous signalons cet oubli aux autorités locales, avec l'espoir que l'arrêté de classement ne se fera plus attendre bien longtemps.

Articles parus : *Elcépens*, 17 mars 1928 ; *Les Clées*, 28 janvier 1928 ; *Montagny s. Yverdon*, 3 décembre 1927 ; *Montreux*, 3 mars 1928 ; *Morges*, 31 mars 1928 ; *Noville*, 6 juin 1925 ; *Penthaz*, 5 novembre 1927 ; *Renens*, 14 avril 1923 ; *St Prex*, 4 février 1928 ; *Valleyres-sous-Rances*, 18 février 1928 ; *Vallorbe*, 24 septembre 1927 ; *Vaulion*, 15 octobre 1927 ; *Villetle*, 25 mars 1925 et 4 décembre 1926 ; *Vuiteboeuf*, 31 décembre 1922. — *Nyon*, 5 mai 1924.

Du tac au tac. — Un Français dinait avec un Polonais et, à la fin du repas, très éméché, le Français interpella le Polonais qui avait tout son sang-froid.

— C'est curieux, vous ne buvez rien ; en France, on dit toujours : « Etre ivre comme un Polonais ».

— Comme c'est drôle, répartit l'autre, en Pologne, on dit : « Etre poli comme un Français ».

Des effets et des causes. — Hélas ! mon pauvre Louis, tu as dû te faire du mal de tomber du haut de cet arbre ?

— Oh ! de tomber, non !... Mais c'est de m'arrêter si brusquement.

LES MANIGLAY PAR LE KURRESÂLE



IMANCHE passé, comme il faisait un temps à ne pas mettre un chien à la rue, Eugène Maniglay eut une inspiration ; pour se mettre dans les bonnes grâces de sa Jenny, il lui dit :

— Dis voir, Jenny, si on allait au kurresâle voir cette revue ; y paraît que c'est rude jol, d'après ce que disent les papiers ?

La Jenny qui a une robe neuve et qui peste de ne pouvoir la mettre, rapport à cette route de temps, n'eut pas la moindre objection ; bien au contraire, elle abonda dans les idées de son époux, ce qui n'était pas fréquent !

On se dépêcha de dîner et l'on se bichonna, comme pour aller à noce.

— De ma vie et de mes jours, jamais tu n'as été plus jolie Jenny, tu es séduisante, que diable !

— Dis voir, Eugène, tu te fais rude beau ; tu tâcheras au moins de ne pas faire de l'œil aux pimbèches de par Lausanne !

— T'inquiètes pas Jenny, il n'y en aura point de plus galèzes que toi !

— Ouais, ouais ! Ne blague pas tant et dépêches-te voir un peu ; tu es là que je crois bien que tu te cherches !

— Nom de sort, Jenny, où as-tu mis mon nœud du dimanche, il n'est pas dans la com-mode ?

— Y te crève les yeux et tu ne le vois pas ; là, sur le lit, avec ta chemise blanche et tes chaussettes neuves ! Mon Dieu, que tu es pourtant niaud !

— Dis voir, Jenny, et mon broussetout du dimanche, il n'est pas dans la garde-robe ?

— Ma parole, je crois bien que tu as la berlué ; il est pendu là, à cette patère, sous ton nez !

Enfin, Eugène et sa Jenny sont prêts à faire voiles sur la capitale ; quelques recommandations aux bouèbes et l'on part.

Le trajet en tram n'a rien de spécial à signaler, sauf que la Jenny exulte dans sa robe neuve, s'imaginant que chacun la regarde et l'apprécie à sa juste valeur.

Eugène qui, lorsqu'il se met en frais, fait bien les choses, a pris des fauteuils d'orchestre, pour qu'on voie et qu'on entende au moins quelque chose. La Jenny est émerveillée ; elle trouve que c'est rude beau dans ce kurresâle ; c'est ma foi plus beau qu'à l'église et il y a du rude beau monde !

Au lever du rideau, elle ne peut retenir une exclamation :

— Eh ! T'y possible, c'est la fête des vignons en petit ! Oui, ma foi !

Mais son extase est de courte durée et faiblement place à une vague inquiétude qui ne fait que s'accroître de minute en minute. Ses regards inquiets font la navette entre la scène et le visage radieux d'Eugène qui, lui, est muet d'admiration.

Des femmes, de jolies femmes en un révoltant déshabillé, ont envahi la scène où elles se tiennent mousses comme des possédées du démon ! L'Eugène est là, en extase !... Oh ! Quelle infamie ! A-t-on idée de faire des pouettes manières, ainsi, par devant le monde ! Et à bras nus jusqu'au milieu du dos ! L'indignation de la prude Jenny ne connaît plus de bornes ; et, à haute voix, d'une voix surhumaine, elle glapit, hors d'elle :

— Eugène ! Ne regarde au moins pas ces gaudes qui font honte à la vergogne !

Mais Eugène n'entend rien, tant il est ravi ; et il faut que sa terrible Jenny, rouge comme une tomate, le secoue comme un prunier, pour le faire revenir à la réalité !

— C'est sûr, tu te plais, dans ce lieu de perditation ; tu te régales, et tu n'as pas honte de mener ta pauvre femme dans un lieu où on ne voit que des indignités ! Ah ! guenille d'homme ! Je comprends pourquoi tu as pris des tant bonnes places ; c'était pour mieux pouvoir admirer ces espèces de toutes sortes, de rien du tout, et cela à mon nez et barbe ! Tu m'y ramèneras à ton kurresâle ! Al lons arrives ! Pandore ! Viens à la maison, et plus vite que ça !

Au milieu de l'hilarité générale, Eugène, par gain de paix, fut, bien à regret, obligé d'obtempérer aux ordres de sa prude autant qu'irascible épouse ; et, l'on reprit le chemin de la maison, elle sans repenser à sa robe neuve, et lui, regrettant les jolis tableaux de la revue !

— La Jenny, ça ne comprend rien ; ça n'est pas artistique pour deux sous, ça s'offusque pour rien et ça est jaloux comme une tigresse ! Elle est pourtant bien jolies et bien inoffensives, les petites femmes du kurresâle ; ça est vif et ça n'a pas de demande qu'à rire et à faire rire, voilà tout ! Oh si la Jenny était au moins comme ça, ça vaudrait bien mieux !

En arrivant à la maison, Eugène eut un sermon d'importance, presque aussi long que le sermon du Jeûne ; et, comme conclusion, sa Jenny lui dit :

— Et puis, tu m'entends, jamais, au grand jamais, tu ne retourneras tout seul par Lausanne au moins !

Pierre Ozai

Les bons ménages. — Mon mari et moi, quand nous sommes sur le point de nous disputer, nous éloignons toujours les enfants.

— Ah ! c'est donc pour cela, chère amie, qu'on ne voit si souvent dans votre jardin —

Quel est le plus pingre ? — Y faut bien que le père soit pingre, pour un cordonnier, te laisser sortir avec des souliers percés.

— Ben et ton petit frère : ton père qui est dentiste et qui le laisse sortir avec une seule dent...

Un renseignement. — La petite Germaine va avec sa maman à la clinique des poupées. Le marchand bouleverse son magasin sans pouvoir trouver la poupée.

Germaine, anxieuse, suit des yeux les mouvements du raccommodeur, puis timidement :

— Monsieur... elle s'appelle Lili.